

LUNDI 2 MARS 2020 - DANS MON MILIEU

Allez savoir pourquoi je ne me suis jamais vraiment sentie à l'aise dans les manifestations rassemblant pourtant mes contemporains et collègues. Je pense savoir. Je ne suis pas de leur monde.

\* Jeudi 19 mars 2020

*L'heure est à la mort  
Et la pourriture s'insère  
Sournoise dans la chair*

(Haïku tiré de mon recueil de textes)

★ Lundi 2 mars 2020

Beaucoup de gens s'irritent lorsque je parle de la prostitution des artistes. Mais cette prostitution est inhérente malheureusement à ceux qui sont intégrés au circuit du marché de l'art et de l'industrie culturelle. La galerie qui prend sous son aile un artiste sait pertinemment pourquoi il le fait, et les artistes ne doivent pas être dupes à ce sujet, ou alors faire les dupes.

*« Il est en effet remarquable que c'est au cours de cette décennie que, sous la dénomination d'art contemporain, s'impose un dispositif qui, par son impact international, tend à se substituer à toute autre proposition culturelle (...) En fait, quelle que soit l'œuvre, importe d'abord son énormité faisant ressentir comme un choc, mais sans que l'on soit conscient de ce qui le provoque, la puissance financière qui l'induit (...) Tout se passant comme si, malgré le brouhaha dont s'accompagne la multiplication des foires, un grand silence était tombé sur ce qui liait de plus en plus l'art et l'argent (...) la nouveauté de l'art contemporain n'est plus désormais dans son propos mais dans ses protocoles, convergeant au bout du compte à connecter culture et finance, jusqu'à en établir la parité implicite » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*).*

Le but pour le galeriste est de faire vivre sa galerie, et si je parle crûment, ce qui fait vivre un lieu ce n'est pas l'amour de l'art mais une quête perpétuelle et insatiable de l'argent. Donc ça sous-entend que le potentiel commercial de l'œuvre soit déjà là. Pour l'artiste qui voudrait produire autrement, il est hors-circuit. On le sait bien que les galeristes demandent de produire plutôt de telle ou telle manière parce qu'ils savent ce qui est vendable sur le Marché. On s'en fiche des sujets qui pourraient intéresser l'artiste à cette période ou de ses terrains de recherche ou d'expérimentation. Il s'agit bien de vendre à tout prix. Nombre d'exemples où certains artistes étaient orientés vers tels ou tels médiums parce que les autres médiums ne correspondaient pas à ce marché. Dans d'autres cas, et là je ne parle plus forcément des galeries mais des institutions en général, il s'agira de traiter telle thématique parce que c'est ce qui est « *à la mode* », ce qui met en valeur le territoire, dans un intérêt purement politique et encore une fois commercial par le prisme du tourisme.

Si seulement il n'y avait que moi qui dressais ce constat, j'aurai pu un jour me dire que ce n'était que divagations de ma part et avoir l'espoir qu'il en serait autrement. Malheureusement d'autres dressent ce même constat. Evelyn Taocheng Wang dans sa pièce « *Massage experience* » au Centre Pompidou en 2015, fait un parallèle entre les centres de bien-être asiatiques où l'on demande souvent bien plus qu'un massage traditionnel et l'artiste qui doit se prostituer pour faire son métier. Nous voyons bien ce changement s'opérer et graver en profondeur ses marques et ses injonctions depuis des années déjà par le concours d'« *artistes-entrepreneurs, galeristes-rabatteurs, critiques d'art-promoteurs et commissaires-prescripteurs* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*) qui travaillent avec acharnement et sans vergogne à une manipulation des opinions et des comportements. Comment le nier encore ? Je trouve que c'est nous prendre pour des imbéciles !

On m'a demandé voire imposé de travailler à la manière des street-artistes (parce qu'il n'y a que ça qui existe maintenant comme forme d'art à La Réunion), de travailler sur la créolité, le Maloya ou l'esclavage parce que c'est ce qui intéressait certains politiques qui sont dans les commissions, de travailler sur l'érotisme pour que je m'exporte en Chine à une période, etc.

## ★ Mercredi 18 mars 2020

Je me remets à écouter MC Solaar en travaillant aujourd'hui pendant ce confinement et je me dis que ce qui est incroyable, c'est que tout s'entrecroise en ce moment pour moi, il y a des connexions à l'endroit-même de cette résidence, tout fait sens. Je recherche le contact et il nous est interdit aujourd'hui de s'approcher les uns des autres. Je relis cette partie de mon journal qui parle de mon milieu, de cette vaniteuse industrie de la Culture et j'avais oublié les paroles de cette chanson que je réentends aujourd'hui comme par hasard : « (...) *C'est une consultante qui a rencontré un peintre et elle lui slame dans l'oreille des histoires de luxe et d'absinthe. Il avait l'teint leste et ne peignait que des pastels, elle lui impose le Stabilo, le déjà vu, le faux soleil. Sa côte monte en flèche, elle a séduit les publicistes et il est là comme un bilingue qui ne parle plus d'art mais de chiffres. Le pinceau se rebelle, la création dirige, sur Terre le temps s'arrête, au ciel les étoiles se figent. S'avez-vous, que la lune influe sur les marées créant un tremblement d'âme qui l'a touché, qui l'a sauvé. Maint'nant elle se rend compte qu'elle aurait pu ouvrir les yeux, trouver du temps, de la lumière comme Sainte-Thérèse à Lisieux. Donne de ton temps, de ta vie (...) et libère toi du dogme une seconde (...)* ». (Album de 2017)

## ★ Lundi 2 mars 2020

J'en suis arrivée même à détester cette île qui est pourtant si chère à mon cœur. A rejeter avec violence ce que je suis, c'est-à-dire une créole, une réunionnaise. J'en ai marre qu'on impose comme en effets de mode des thématiques qui cloisonnent les pratiques : là-bas la créolité, l'esclavage, le marronnage, le Maloya, les ancêtres, ailleurs sur le territoire et ici en ce moment : le genre et le féminisme. Dans le même temps un attrait soudain pour l'Afrique et Madagascar. Et demain ça sera quoi ? Je trouve tout ça tellement réducteur. Nous sommes tous réduits à une pensée unique et ce qui pour moi était beau dans l'idée de l'art était justement la diversité et la liberté des pratiques. Nous ne voulons pas être dans un moule mais on nous y fait retomber à chaque fois. Dans une conversation à l'heure actuelle si on ne prononce pas au moins une fois le mot genre ou féminisme on est « out » ou on passe pour un ovni. Mais si moi je vois autre chose dans le monde et que j'ai envie d'en parler pourquoi ça n'aurait pas sa place dans le monde de l'art ?

Tant d'éléments parasites se recourent aujourd'hui, de problèmes divers, qu'il est impossible si l'on voulait changer la donne, de savoir d'abord par quel bout commencer.

Un de ces problèmes est aussi lié aux origines et l'on se rend compte que certains jouent de leurs multiples origines lorsqu'il s'agit de représenter un pays dans un quelconque projet, manifestation, foire ou autre. Ceux-là sont français quand il s'agit de représenter la France, réunionnais quand il faut défendre des couleurs plus locales, comoriens quand il est question de promouvoir les Comores et ainsi de suite. Pourquoi cela est-il possible ? Cela me pose une vraie question, à savoir qu'aujourd'hui plus que jamais nous sommes dans la catégorisation des personnes et des pratiques malgré toutes les dérives que l'on a pu voir dans l'histoire et l'impact néfaste que ça a pu avoir sur les individus. Tout ramener à des catégories, à des cases dans lesquelles on nous fait rentrer n'a jamais rien apporté de bon, bien au contraire, juste la haine. Et ça a même contribué à raviver une haine passée.

Je pense à cette commande publique pour l'aéroport Roland-Garros où il s'agissait de faire

une pièce commémorative pour parler des enfants de la Creuse. Déjà pour moi, c'était une image négative que l'on renvoyait de manière immédiate à tous ceux qui arrivaient à l'aéroport. En gros, paf ! On vous dit bienvenu à l'île de La Réunion, cette île où les gens ont été déportés et ont soufferts. Je ne dis pas qu'il s'agit d'avoir l'image carte-postale de l' « île intense », mais être dans une telle victimisation aujourd'hui ! Je ne dis pas non plus qu'il s'agit de balayer d'un revers de main une histoire lourde et qui porte encore ses cicatrices aujourd'hui. Et enfin, je n'ai rien contre les œuvres commémoratives, encore faudrait-il qu'elles soient un tant soit peu fines et intelligentes dans leur représentation et dans le choix de leur emplacement. J'ai l'impression que dans le cas de La Réunion, il faut constamment montrer et prouver au monde entier que notre peuple a souffert. Et là je vais faire ce que je n'aime pas c'est-à-dire la comparaison des souffrances, ce qui ne se compare évidemment pas, mais je me trouve obligée de dire que d'autres aussi ont soufferts (juifs, amérindiens, africains, etc.). Devons-nous vraiment faire autant l'étalage de cette souffrance partout où l'on passe quand en parallèle sont donnés aux rues, écoles ou monuments les noms des plus célèbres esclavagistes tels Mahé de La Bourdonnais ou Marie Anne Thérèse Omblin Desbassayns ?

A chaque fois que l'on passe quelque part on voit ces œuvres commémoratives dont l'impératif est de montrer la violence : l'esclave brandissant sa tête tranchée au-dessus de son corps, les enfants hurlant arrachés à leurs parents. Donc il s'agit bien de ne pas oublier cette souffrance et de la rendre visible partout, de la marteler sans cesse. Je ne dis pas que ce n'est pas barbare, loin de là, et je ne dis pas non plus qu'il faille l'oublier. Cependant le monde évolue, la société également, et les problématiques sont autres. Certaines de ces problématiques peuvent découler de ce passé, et je pense là au complexe d'infériorité des réunionnais qui sévit encore actuellement, ce sentiment postcolonial toujours vivace. Mais il y a d'autres problèmes qui ont surgit avec l'évolution de notre société, et ces problèmes mériteraient à mon sens d'être soulignés, bien plus que de revenir constamment sur les mêmes problèmes qui font partie d'un passé, quand paradoxalement on fait honneur à des esclavagistes en donnant leurs noms notamment aux écoles. Quelles images véhicule-t-on aux générations futures ? Cela revient à raviver une haine, à la nourrir, alors qu'il y a pléthore d'autres haines qui font rage aujourd'hui.

Pour revenir aux problèmes qui rendent difficile le renversement de la situation actuelle dans le milieu de l'art, l'un d'eux est celui de ces artistes qui, en se prostituant, arrivent en infiltrant le système à renverser le pouvoir. Ce sont eux qui vont donner les règles dans un cynisme implacable où l'art contemporain ne devient qu'un jeu auquel ils s'amusent à en redéfinir constamment les frontières, afin de masquer l'unique prétention et préoccupation qui sont l'appât du gain. Ceux-là ont acquis tellement de notoriété qu'ils peuvent faire plier le marché de l'art à leur gré. Je pense qu'il est inutile d'en donner des exemples, ça ne reviendrait finalement qu'à leur faire un nouveau battage médiatique.